Document generated on 06/30/2025 5:24 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Coup de coeur
Les aventuriers de l'enfance perdue
Who Framed Roger Rabbit

Yves Rousseau

Volume 8, Number 1, August–October 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34343ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rousseau, Y. (1988). Coup de coeur : les aventuriers de l'enfance perdue / *Who Framed Roger Rabbit*. *Ciné-Bulles*, *8*(1), 28–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Bob Hoskins

Roger Rabbit

Yves Rousseau

Les aventuriers de l'enfance perdue

■ Certains films passent à l'histoire parce qu'ils donnent l'impression de récapituler tout ce qui s'était fait avant eux, tout en annonçant l'ouverture d'un nouveau continent de cinéma, qui sera, ou ne sera pas, exploré dans les oeuvres futures. **Citizen Kane** et **À bout de souffle** sont de cette trempe. Le cinéma étant par ailleurs une forme artistique hautement dépendante de moyens techniques lourds, les films qui utilisent pour la première fois une avancée technique dont les effets sont aisément perceptibles au spectateur moyen sont, eux aussi, condamnés à l'histoire, et ce avec des fortunes diverses. S'il est notoire que **The Jazz Singer** est le premier film entièrement parlant et chantant, bien peu de gens se rappellent aujourd'hui de **Becky Sharp**, le premier film en technicolor (Rouben Mamoulian, 1935). D'autres films laisseront leur marque non pas parce qu'ils ont inauguré une technique nouvelle, mais bien parce qu'ils l'ont poussée à un degré de raffinement inégalé jusqu'alors. Avant **2001, a Space Odyssey**, on avait déjà filmé des maquettes, mais jamais avec un tel niveau de «réalisme». **Who Framed Roger Rabbit** appartient à cette dernière catégorie.

C'est connu, les lapins sont capables de bondir très haut, et Roger Rabbit, se comportant en digne représentant de son espèce, a fait faire un bond remarquable à la qualité technique que doit désormais offrir le cinéma interactif. Selon la logique hollywoodienne, la prochaine fois, il faudra en mettre plus. Vous avez compris qu'avec **Who Framed Roger Rabbit** la barre est haute. Les personnages dessinés (par une équipe de 326 personnes sous la supervision de Richard Williams), non contents de dialoguer, sont aussi capables d'agir sur le décor, de casser de véritables assiettes, d'empoigner la cravate d'un personnage humain et même de tuer. Ils ont des ombres d'un réalisme étonnant, boivent de l'alcool et travaillent tout bonnement comme acteurs de *cartoons* pour la Maroon, firme spécialisée dans les dessins animés. Tout cela est extrêmement cohérent, comme l'est d'ailleurs le projet cinématographique de Steven Spielberg, producteur exécutif du film.

On connaît l'importance du monde enfantin pour Spielberg, à la fois comme bassin où il puise une large part de son public, mais surtout comme réservoir à fantasmes pour ses scénarios. Je ne veux pas dire ici que **Who Framed Roger Rabbit** est un film pour enfants, pas dans le sens où l'entendent les artisans de la série locale des Contes pour tous. Par exemple, les héros des Contes pour tous sont jusqu'à maintenant des enfants et je ne vois pas pourquoi Rock Demers, le producteur, changerait sa recette, du moins tant qu'elle est valable au niveau du *box office*. Le seul enfant qui apparaît dans **Who Framed Roger Rabbit** est un bébé qui fume des havanes, s'exprime dans un langage très cru et partage la vedette d'un dessin animé avec Roger Rabbit. Donc, pas d'identification immédiate avec un enfant écranique pour le tout jeune spectateur. De plus, **Who Framed Roger Rabbit** contient une bonne dose de violence et surtout de sadisme, chose extrêmement rare dans les films véritablements ciblés pour les enfants, du moins ceux réalisés récemment, les progrès de la psychologie ayant comme effet pervers d'édulcorer les contes de fées modernes. Non contentes de remplacer la légendaire cigarette de Lucky Luke par un brin d'herbe, des pressions puritaines veulent aussi lui faire perdre son révolver, du moins dans les dessins animés tirés de l'oeuvre de Morris et Gosciny.

Gavé depuis l'enfance de Looney Tunes, Merry Melodies et surtout des produits de l'oncle Walt, Steven Spielberg est un cinéaste qui jouit du rare privilège d'avoir les moyens financiers d'actualiser ses plaisirs enfantins, plaisirs qui coïncident avec ceux de millions de Nord-Américains, spectateurs potentiels de Roger Rabbit. Tout ce qu'il demande au spectateur, une fois qu'il a payé sa place, c'est d'effectuer une plongée dans le temps, dans les premiers souvenirs iconophiles, qui remontent à une pré-cinéphilie, souvenirs essentiellement télévisuels puisqu'on regarde la télévision avant d'aller au cinéma et que les dessins

animés, depuis les années 50, ont leur fief au petit écran. Ce dénominateur commun fait la différence entre un film techniquement bien fait et qui remporte un succès relatif et un autre film impeccable qui sera un méga-succès. **Star Wars** en est la preuve par quatre : technique ancienne poussée à un degré d'efficacité extrême combinée avec le pillage en règle des grands mythes formateurs de l'esprit occidental (Oedipe, le cycle arthurien et, une donnée plus spécifiquement américaine mais propagée mondialement par 60 ans d'hégémonie hollywoodienne sur les écrans mondiaux : le western). Roger Rabbit fait partie de cette famille de films. Convoquant une autre figure essentielle de la culture populaire américaine, le détective privé, le film fait également appel aux heures passées à regarder des *cartoons* dont les héros, immortels (et ils le sont vraiment, pensons au Coyote), reprennent du service dans Roger Rabbit. Ils y sont presque tous : Goofy, Donald Duck, Daffy Duck, Yosemite Sam, Bugs Bunny, Tweety Bird, Pluto, Clara Cow, Porky Pig, Bimbo, etc. Sur le *cartoon* de l'enfance, magnifié par le temps et fétichisé par le souvenir, se superpose le *cartoon* de Spielberg/Zemeckis.

L'action de **Who Framed Roger Rabbit** est judicieusement située à la fin des années 40. Double âge d'or : celui du film noir d'où sort tout droit le principal personnage humain, le détective privé Valiant, homme brisé, alcoolique depuis la mort de son frère, tué par un personnage de *cartoon* et interprété par Bob Hoskins, et celui du *cartoon*, avant l'implantation de la télévision dans tous les foyers nord-américains, quand les *cartoons* étaient produits par les grands studios et sortaient de l'imagination de grands artistes comme Tex Avery. Spielberg, né en 1947, est donc un peu trop jeune pour avoir connu cet âge d'or du *cartoon* sur grand écran. Alors, pourquoi ne pas le faire revivre, le temps d'un film. Après avoir fait faire à des acteurs ce qui semblait être la chasse gardée des dessins animés (**Raiders of the Lost Ark**) et fait passer une marionnette pour un enfant (**E.T.**), il était conséquent de faire entrer les personnages de *cartoons* dans le monde des acteurs en chair et en os.

Si je semble oublier un peu Robert Zemeckis, qui est après tout le réalisateur du film, c'est que je considère **Who Framed Roger Rabbit**, dont le budget s'élève à 45 millions $ US, comme une affaire de producteur. La carrière de Zemeckis étant intimement liée à Spielberg, qui a produit quatre des cinq films qu'a réalisés Zemeckis (seule exception : **Romancing the Stone**, produit par et pour Michael Douglas). Steven Spielberg est en quelque sorte le père cinématographique de Robert Zemeckis qui, même si le succès lui donne la possibilité de voler de ses propres ailes, n'a sûrement pas envie de briser cette association si rentable pour les deux parties. Zemeckis est un filmeur efficace, mais je ne sais pas s'il est un bon directeur d'acteurs, du moins à l'extérieur du jeu extrêmement codé qu'il favorise dans ses films. Dans **Back to the Future** par exemple, Michael J. Fox fait du Michael J. Fox, c'est-à-dire qu'il reprend le même type de jeu que dans sa série télévisée, que dans ses pubs ou dans ses films ultérieurs. Zemickis le prend en tant que personnage « prêt à filmer » et lui fait faire des cabrioles vitaminées par le filmage et le montage.

Avec Bob Hoskins, c'est autre chose, il a 20 ans de métier et porte une attention particulière à ne pas être enfermé dans un type de rôles. J'imagine l'intérêt du défi que représente **Who Framed Roger Rabbit** pour un acteur. Jouer la plupart de ses scènes en dialoguant avec le mur, ou une chaise ou n'importe quoi d'autre sauf un véritable partenaire, les dessins animés n'étant ajoutés par les techniciens qu'après le tournage de la partie « humaine », représente un défi de taille. Hoskins convie donc le spectateur à un *one (hu)man show* étourdissant qui lui donne l'occasion de jongler avec l'imagination, la technique, l'émotion, la mémoire et l'expérience de comédien pour arriver à rendre crédible ses tribulations dans l'univers des *cartoons*. La part d'aléatoire dans ce film est grandement redevable à l'acteur Hoskins car les personnages dessinés sont, au bout du compte, infiniment plus dociles et faciles à incruster dans un cadre (*to frame*, d'où le titre) que la présence d'un acteur qui doit jouer avec des partenaires qu'il ne verra jamais.

Who Framed Roger Rabbit est un bel exemple de réutilisation. En cela il est bien de son époque, dite (hélas) post-moderne. Le concept de post-modernité, voulant que tout ait été fait, affirme qu'on ne fait que réarranger des matériaux usagés pour en faire du neuf. L'artiste post-moderne serait en quelque sorte un bricoleur qui tenterait de construire une maison avec des matériaux de récupération. Zemeckis, dont le second film s'intitulait **Used Cars**, se révèle un récupérateur efficace. ■

Robert Zemeckis